Artistes en GUERRE

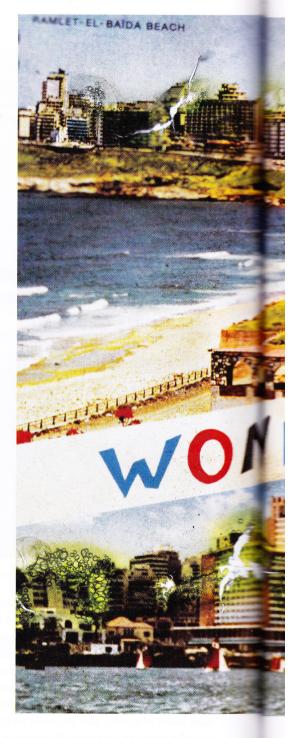
Face aux nouveaux conflits qui déchirent le monde, les artistes cherchent de nouvelles armes pour se battre contre le martelage des médias et la banalisation des images.

par Emmanuelle Lequeux

es balles sifflent aux oreilles des amateurs d'art. Souffle des explosions, big bang des convulsions planétaires: la guerre est l'invitée fracassante de toutes les expositions. Symptôme d'un bouleversement de la planète esthétique, qui voit les artistes du Proche et du Moyen-Orient exister enfin et témoigner de leur réalité quotidienne. Deux expositions s'en font ce mois-ci l'écho: «les Inquiets», au centre Pompidou, et le projet «Wonder Beirut» de Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, présenté dans le nouveau centre d'art du Fort du Bruissin qui ouvre avec eux. L'occasion de faire le point sur

ces nouvelles zones de conflit: entre la représentation médiatique et la fiction, entre esthétique et géopolitique, entre engagement personnel et problématique universelle. D'Uccello à Picasso, les artistes ont toujours été inspirés par la guerre. Mais ils se sont longtemps contentés de glorifier les faits d'armes ou de les dénoncer. Les artistes aujourd'hui entrent dans une procédure plus complexe. Plutôt que d'offrir une imagerie aux belligérants, ils s'attachent à disséquer leurs stratégies médiatiques, à démonter la complexité de ces situations de crise. Loin du tableau d'Histoire, loin du photo-

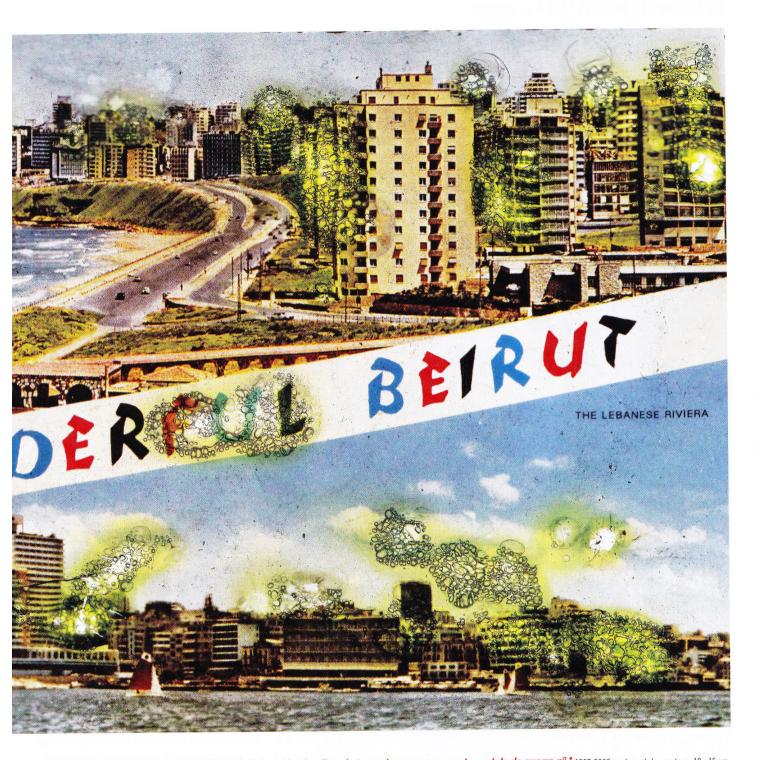




THE ATLAS GROUP WALID ROAD

City V 2005, photo extraite de la série «We Decided To Let Them Say: "We Are Convinced" Twice. It Was More Convincing This Way». set de 15 photos digitales encadrées, 110 x 171 chacune.

Balançant entre fiction et réalité, l'Atlas Group a constitué un fonds d'archives liées au Liban et à sa guerre. Ils font partie des chefs de file des plasticiens explorant les conséquences de la guerre sur l'imaginaire de leur pays.



JOANA HADJITHOMAS & KHALIL JOREIGE *Wonder Beirut, histoire d'un photographe pyromane, carte postale de guerre n° 1* 1997-2008, carte postale, montage, 10 x 15 cm. Le duo libanais s'empare des souvenirs de son pays au temps où il n'était que paradis, et met littéralement le feu à ces clichés.

journalisme. «Parler de la guerre du Liban s'apparente non seulement au devoir de mémoire, mais surtout aux questionnements de l'Histoire et à la difficulté de l'écrire», témoigne ainsi le duo de cinéastes et plasticiens libanais Joana Hadjithomas & Khalil Joreige. Comment se réapproprier l'Histoire? Comment répondre au flux d'images désincarnées, idéologiques, de CNN et d'Al Djazira? Ils rétorquent en assaillant tous les clichés de la propagande:

militaire, extrémiste, touristique. Dans leurs failles ils s'engouffrent et, de ces trous noirs de la pensée, font surgir l'imaginaire et la fiction. Comment se forger une identité dans un pays régi par le communautarisme? Comment inventer un présent dans une ville où le passé a laissé de telles cicatrices? Voilà les questions qu'ils soulèvent. Dans leur documentaire *Khiam*, ils dévoilent par exemple les témoignages d'anciens prisonniers d'un camp du Sud

Liban: seul leur récit nous est livré, aucune image n'est offerte à notre malsaine curiosité. Le film devient seul lieu de contradiction possible, de doute, espace mental où résister à de manichéennes vérités assénées. «Pour nous, le problème de la mémoire n'est plus celui de retrouver des traces effacées, expliquent-ils. La guerre libanaise a été abondamment couverte par les médias. De fait, il est très facile d'accéder à ce passé. En revanche, il n'y a pas eu de



ABIH MROUÉ & ELIAS KHOURY *Three Posters* 2000, vidéoperformance, 17 min. Une performance étonnante, où cet acteur-plasticien endosse le rôle d'un kamikaze en pleine confession.

ansition entre la guerre et l'après-guerre. La летте s'est arrêtée sans être résolue; ce qui a scité une perte de valeurs, de repères. Il y a au nd de nous un manque. Tout se passe comme la reconstruction de Beyrouth se contentait reboucher les trous. Les choses restent en tence, derrière cet apparat de l'économie flossante. Notre travail a toujours été guidé par tte idée de latence.» Et si c'était la fiction qui uvrait la voie vers de nouveaux mondes? Le ibanais Rabih Mroué, performer et plasticien, tilise lui aussi ce levier pour bouleverser les onsciences. Lui aussi refuse de considérer la uerre comme une parenthèse fermée, sans onséquences sur le présent. Alors il rouvre la laie. Sa vidéo Three Posters [ill. ci-dessus], préentée au centre Pompidou, s'inspire des cassettes vidéo retrouvées par hasard au siège du parti communiste libanais: on y voit un kamikaze tenter à trois reprises d'enregistrer son témoignage. Quelques heures plus tard, il se faisait exploser. Et pourtant c'est devant la caméra qu'il bafouille: c'est elle qui lui fait peur, pas la mort. Rabih Mroué fouille ce terrible paradoxe en endossant lui-même, dans son film-performance, le discours de ce personnage. Tout en demeurant conscient des lacunes de toute création («Le corps que nous représentons sur scène est toujours moindre que celui dont nous faisons l'expérience à travers notre vie quotidienne durant la guerre, il manque toujours quelque chose»), il offre une alternative au martelage télévisuel, qui force la réflexion. En arabe, le mot tamthil signifie aussi bien «représenter» le corps que le «blesser». Pas étonnant, dès lors, que toute interrogation sur la guerre frappe de plein fouet sa représentation dans les médias. La vidéaste israélienne Yael Bartana en offre une nouvelle preuve. Elle avait déjà réalisé un film très fort où de virils jeux de 4x4 aux prises avec les dunes servaient de métaphore aux âpres conquêtes du territoire auxquelles s'adonne son peuple. Présente dans «les Inquiets», c'est ici à l'imagerie de la manifestation qu'elle s'attache. Pour quelle cause se battent les uns pacifiquement? Quel idéal anime les autres, obéissants soldats? Impossible de le savoir. Tout message est brouillé par le traitement de la vidéo, qui devient bas-relief où s'estompent les détails, qui essouffle tout mouvement dans ses gracieux ralentis. Le combat devient abstraction, écho à la difficulté de choisir clairement sa voie en cette terre de complexité. Soufflant du désert et ratissant les images, seul le vent semble savoir comment poursuivre sa course.

Berlinois d'origine israélienne, également participant aux «Inquiets», Omer Fast s'attache tout autant à ne pas tomber dans un discours simpliste. «Il est impossible de ne pas être politique dans ce pays, mais uniquement dans la contradiction, explique-t-il. Cette société est bourrée de paradoxes, et la politique leur est très liée. C'est une des choses que je veux intérioriser dans mes installations vidéo, cette dualité, ce sentiment d'ambivalence. Dans une de mes vidéos, CNN Concatenated, j'ai juxtaposé au discours médiatique une narration personnelle, un monologue intérieur. J'ai collecté les images de CNN, jusqu'à avoir une banque de données de 10000 mots. Puis j'ai essayé de construire un texte, mais le déclic n'est venu qu'avec le 11-Septembre. J'ai compris alors que la question essentielle était: comment gérer la mort, son industrie fétichiste? Comment la décrire, la contenir, la rendre plus présentable, et en même temps la repousser, l'éloigner de nous?» Fi de l'exotisme: ces guerres sont les nôtres, rappellent ces artistes. Dans sa brillante analyse proposée dans le catalogue des «Inquiets,» Charles Escche explique ainsi pourquoi il a choisi d'orienter le musée qu'il dirige, le Van Abbe Museum aux Pays-Bas, vers la Méditerranée orientale, parce que «s'y joue en partie l'avenir de notre planète». «Selon moi, les changements survenus après la chute du mur de Berlin en 1989 ont représenté une transformation radicale et critique des événements dans le monde, équivalents à ceux de 1789. Un rêve vieux de deux cents ans s'achève, qui sera remplacé par un autre; et je pense que celui-ci émergera dans les États autour d'Israël ou en réponse à des événements qui s'y déroulent. Aussi me semble-t-il important de collectionner des œuvres qui reflètent cette transition, afin de mieux la comprendre, tant aujourd'hui que demain. [...] C'est dans ces moments-là que l'art a un rôle particulièrement actif à jouer, de façon à créer les conditions dans lesquelles le monde peut être imaginé à nouveau [...] Il n'y a pas de discours pur du «tiers-monde» dont nous puissions rendre compte simplement pour l'incorporer dans le discours dominant. C'est ce dernier qui doit être déstabilisé.»

OMER FAST The Casting

2007, installation vidéo, 4 projections synchronisées, son, 17 min [photographie du tournage]. D'origine israélienne, Omer Fast met à distance les motifs de la guerre pour provoquer





LIDA ABDUL *White House, Kaboul* 2005, tirage sur aluminium, 102 x 76 cm.

Ce n'est qu'une ruine, et pourtant cet homme s'escrime à la peindre et repeindre de blanc, comme pour effacer les cicatrices laissées par la guerre... La vidéaste afghane Lida Abdul s'empare à bras-lecorps des traumatismes de son pays,

les expositions

- «Les Inquiets, Yael Bartana, Omer Fast, Rabih Mroué, Ahlam Shibli, Akram Zaatari — Cinq artistes sous la pression de la guerre», du 13 février au 19 mai au centre Pompidou Piazza Beaubourg 75004 Paris • 01 44 78 12 33 www.centrepompidou.fr
- Ouverture du Fort du Bruissin, centre d'art contemporain, avec Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, du 8 février au 27 avril • Chemin du Château d'Eau • 69340 Francheville • 0472163580.
- «Orients sans frontières: de Beyrouth à Pékin, sur les traces de la croisière jaune» avec Adel Abidin, Lida Abdul, Amal Saade, Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, Malekeh Nayiny, Mohammad Ali Talpur, Bita Fayyazi..., du 9 février au 27 avril à l'espace Louis Vuitton 101, avenue des Champs-Élysées 75008 Paris • 01 53 57 52 00

agazine ENTRETIEN **Claude Berri** m'a sauvé» Palais de Tok Loris Gréa DOSSIER l'ovni de l'anno De Kennedy à Sarkozy, de Warhol à Peinado Pourquoi l'art aime les people Mode d'emp La techniqu de Pouss M 01081 - 284 - F: 6,50 €